Thúy, Kim. Vi. Montréal : Libre Expression, 2016. 144 p.

Le lecteur alerte aura sûrement noté que *Vi* nous ramène étrangement à *Ru*, qui avait fait connaître Kim Thúy au grand public en 2009, en explorant la diaspora vietnamienne au Canada. Ce nouveau roman, *Vi*, contribue, tout comme *Ru*, à combler le vide historiographique de l'exil des *boat people*, suite à la chute de Saïgon en 1975 et l'invasion du Sud par le Nord communiste.

Vi témoigne du déchirement dont des milliers de Vietnamiens ont souffert et continuent de souffrir. Le décalage se ressent dans la temporalité indécise, qui tanguie entre le passé du Vietnam et le présent du Québec. Cette fracture se traduit sous la forme d'anecdotes auxquelles la chronologie fait défaut, et la jeune Bảo Vi, de façon rétrospective, retrouve un semblant de maîtrise sur son passé.

La notion d'héritage – familial, culturel, et/ou historique – est centrale, notamment à travers les figures féminines qui usent du culinaire comme première médiation culturelle, non sans rappeler le passé de restauratrice de Thúy. *Vi* semble cependant nettement plus explicite dans les schémas de subversion de la transmission. Aux plats traditionnels se substituent parfois les mets rapportés par le père diplomate de Bảo Vi : grains d'anis de Flavigny au foie gras, cantaloups, chocolat, spaghetti *alla carbonara*, ou encore le beurre importé de France. Thúy joue également à déconstruire le langage. Les symboles chinois sont décomposés en formules mathématiques, les expressions – « tu es dans ma bulle » –, détournées. L'héritage onomastique, aussi, est régulièrement déçu selon la protagoniste : « Souvent, les filles qui s'appellent 'Blanche' (Bạch) ou 'Neige' (Tuyết) ont le teint très foncé, et les garçons nommés 'Puissance' (Hùng) ou 'Fort' (Mạnh) craignent les grandes épreuves ». L'art traditionnel y est trahi par les disques de Louis Armstrong, Pavarotti, ou encore Piaf et les films hollywoodiens de Clark Gable.

Parallèlement, le décalage de l'exil laisse son empreinte sur la filiation. Le modèle familial, bien fragilisé par l'exil – le père de Bảo Vi resté au Vietnam – suggère une généalogie plus souple, où les membres de la famille ne respectent pas nécessairement les lignes du sang : « Deux camarades de classe devenaient des sœurs, deux natifs d'une même ville s'entraidaient en cousins, deux orphelins formaient une famille ». La filiation rompt parfois une tradition millénaire, et *Vi* propose une transmission culture partielle, que le temps a érodé : « Mon histoire avait été coupée, réinventée. Aucun objet chez moi ne portait la trace des ancêtres qui était témoin de tous les mariages, des anniversaires des morts, de la cérémonie du premier jour de l'an depuis au moins cent ans ».

Julien Defraeye